

LE FRANCO

www.lefranco.ab.ca

[@JournalLeFranco](https://twitter.com/LeFranco)

[Le Franco \(journal\)](https://www.facebook.com/LeFranco)

| 16 pages | Du 11 au 18 février 2021 |
Volume 91 | N°11 | N° de convention 40011833

ARTS ET CULTURE

EN 2021, LA CULTURE,
SERA TRÈS VIRTUELLE !

P.3

EDMONTON

LE GOUVERNEMENT SORT «LES
GROS CANONS» FACE AU
CAMPUS SAINT-JEAN

P. 4

PROVINCIAL

LE MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS
EST LANCÉ

P. 9

PLAMONDON

DEPUIS LE QUÉBEC, UN COUPLE À
LA MANŒUVRE DE BORÉAL FM

P. 15



MÉLISSA CASSISTA

DES PAPILLONS DANS L'AIR

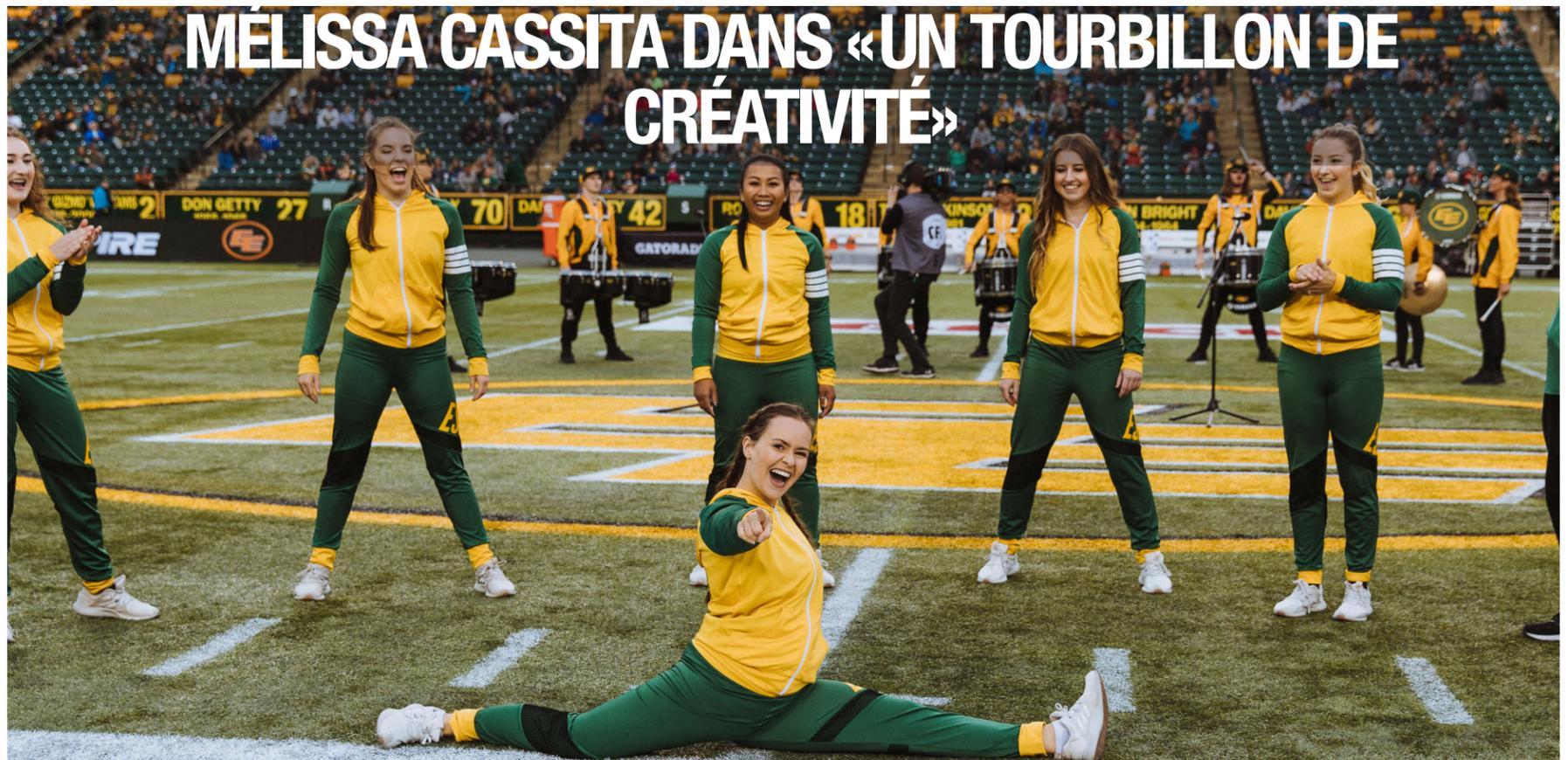
POUR LA SAINT-VALENTIN

ARTS ET CULTURE

EN UNE

Mélissa est animatrice, auteure, comédienne, danseuse hip-hop et contemporaine, journaliste culturelle et auteure-compositrice-interprète. Depuis 1 an et demi, elle a décidé de plonger à bras ouvert dans son « identité musicale ».

Crédit photo : Courtoisie



MÉLISSA CASSISTA DANS «UN TOURBILLON DE CRÉATIVITÉ»

Les troupes de danse que Mélissa a intégrées lors de son arrivée à Edmonton ont été une comme une famille pour elle. En 2021, au lieu de danser sur les mélodies des autres, elle a décidé de les composer!
Crédit photo : Courtoisie.

Après s'être «donné le droit» de replonger dans la musique, Mélissa Cassista a lancé à 26 ans sa première chanson le 22 janvier dernier. Des papillons dans l'air, sa composition, est le coup d'envoi de son EP qui sortira à l'automne 2021, mais aussi un moyen d'apporter du soutien et de l'amour à ses proches en ces temps difficiles.

Mélodie Charest

Journaliste

Vous l'avez certainement déjà vu quelque part! Mélissa Cassista anime avec Émanuel Dubbeldam l'émission jeunesse ONIVA! sur Radio-Canada. C'est d'ailleurs par cette porte qu'elle est entrée en Alberta.

Elle était déjà journaliste culturelle à Radio-Canada en Saskatchewan, lorsqu'elle obtient l'opportunité d'animer cette émission jeunesse. Sans aucune famille dans la province de la rose sauvage, Mélissa se «lance dans le vide». Un saut dont elle a su amortir l'atterrissage en s'inscrivant dans toutes sortes de troupes et groupes de danse de compétitions; une passion qui la suit depuis qu'elle a quatre ans.

Étant dans cinq troupes différentes, Mélissa s'est moins consacrée à la musique. Pourtant, le 4e art fait également partie de ses passions, de sa vie. «Je me suis rendue compte que la danse avait pris tellement de place que je n'en avais plus pour la musique, dit-elle entre

deux rires. J'ai juste fait comme d'habitude, j'y suis allé avec l'élan de ce qui me tente, ce qui m'allume dans le moment et les mois à venir. Avec la danse, j'avais exploré mon rêve et atteint mes objectifs. C'était le temps d'explorer cette autre passion qui est super large».

Lancer une bouteille musicale à la mer

Des papillons dans l'air a été écrite en mars et mai 2020. La pandémie faisait le même effet qu'un tremblement de terre partout sur la planète, mais dans le cœur de Mélissa, ces temps de confinement ressemblaient davantage à un tsunami.

En regardant par la fenêtre, le regard lourd et songeur, elle confie: «Ma mère attendait une opération préoccupante. Pendant que j'écrivais la chanson, ma mère était à l'hôpital et elle n'avait pas le droit d'accompagnants. Elle me mettait en FaceTime, dans sa chambre d'hôpital, et je lui jouais ma chanson au piano. Ça me donnait l'impression d'être avec elle et de lui envoyer de l'amour, parce que je me sentais tellement impuissante. En même temps, je voyais sur les réseaux sociaux des personnes qui perdaient ceux qu'elles aimaient à cause de la pandémie. C'est un moment où c'est tellement important de s'envoyer de l'amour et de se soutenir».

Avant ça, Mélissa s'était pour la première fois lancée sur une scène pour chanter lorsqu'elle était en 6e

année. Une expérience qu'elle renouvelle toutes les fois où elle le pouvait lorsqu'elle devient élève au secondaire. D'ailleurs, ses premières chansons, elle les a composées à l'adolescence, avant de mettre cette facette de ses nombreuses personnalités artistiques de côté pendant plusieurs années.

Au 60e anniversaire de son père, «y'a environ 18 mois», elle se laisse à nouveau emporter par les notes. «Au lieu de lui écrire une carte ou de lui lire un mot, j'avais envie de célébrer ça de façon symbolique [...]. J'avais vraiment eu du fun à faire ça. Mon copain m'a dit de recommencer à écrire des chansons. Il m'a vraiment donné une tape dans le dos pour croire en moi et recommencer».

Quelque temps après, un voleur lui dérobe son vélo. Un événement qu'elle perçoit comme une incursion dans son intimité. Elle décide alors d'écrire une chanson d'amour, avec une touche d'humour, à ce véhicule à deux roues qu'elle avait perdu. «J'ai écrit cette chanson-là et on aura dit que j'avais ouvert le canal : ça continuait de couler». Comment ses idées de textes et de mélodies lui viennent-elles en tête? «Ça vient tout seul, répond-elle, tout bonnement. Je m'ouvre et ça me touche, c'est organique».

Son projet musical en vidéo

Mélissa était accompagnée de Paul Courmoyer pour l'enregistrement de ses chansons et la construction

de son «univers musical». Souvent comparée à des chanteuses québécoises, comme Ingrid St-Pierre ou Ariane Brunet, elle s'inscrit dans cette lignée d'artistes francophones qui font des chansons à texte. «Si tu veux la pleine expérience et comprendre le sens [de la chanson], il faut que tu l'écoutes plus d'une fois!», prévient-elle.

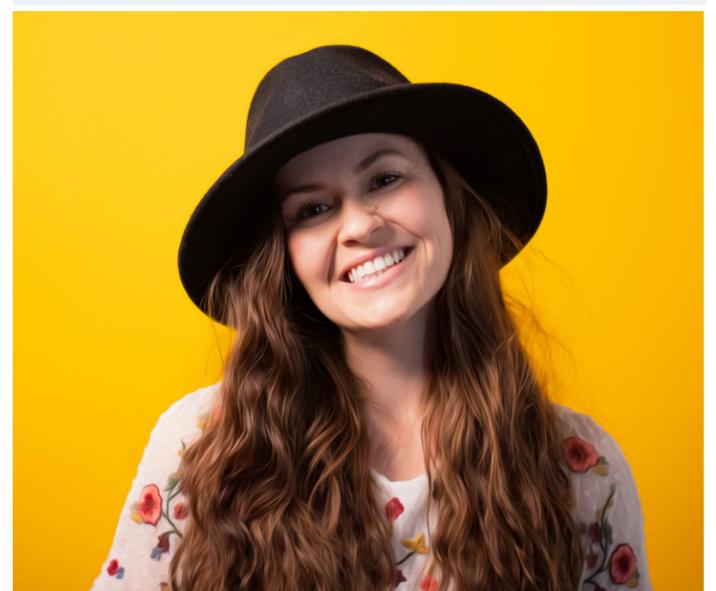
Pour l'instant, son univers évolue dans une pop alternative, mais «le style hip-hop va [la] rattraper un jour!» Bien que l'EP ne sortira que l'automne prochain, d'autres projets gravitent déjà autour de celui-ci : une ligne de vêtements, mais aussi un projet vidéo.

ments, mais aussi un projet vidéo.

Son amoureux, Adnan Mohamed (qui est vidéaste) et elle ont décidé de «documenter le projet» et ses débuts en musique. Le résultat sera publié prochainement sur la chaîne YouTube de la chanteuse.

Aujourd'hui, celle qui joue aussi du piano et du ukulélé découvre plusieurs couches de son «identité musicale». Pour autant, elle n'envisage pas une carrière à temps plein en musique. Du moins, «pas pour le moment»...

Pour écouter ses chansons et visionner ses prochains projets, rendez-vous sur sa chaîne YouTube «Mélissa Cassista».



Outillée de son piano et d'inspirations qui lui «viennent toutes seules», Mélissa Cassista a lancé sa première chanson, Des papillons dans l'air, le vendredi 22 janvier dernier. Crédit photo : Courtoisie

30000\$ en bourses pour les étudiants de français langue seconde au Centre collégial de l'Alberta
www.centrecollégialalberta.ca

ARTS ET CULTURE

PILOTER À VUE LA SAISON ARTISTIQUE, UNE AFFAIRE TRÈS VIRTUELLE

À l'Unithéâtre comme au Centre de développement musical, le premier semestre 2021 prend des allures de défis. Après une année d'adaptation à la pandémie, des investissements humains et technologiques, chaque organisme poursuit sa mission avec passion : faire vivre la langue française et l'identité franco-albertaine à travers les arts.

Arnaud Barbet
Journaliste

Sur les traces de son grand-père, Vincent Forcier a pris les rênes artistiques de l'Unithéâtre l'été dernier, en pleine pandémie. «Ce fut un tourbillon! Tous les projets ont été annulés en présentiel, le passage au virtuel a été un peu trop vite, et souvent difficile», raconte-t-il. Depuis, son quotidien n'a été qu'apprentissage et planification pour offrir le meilleur à son public dès février.

Un apprentissage partagé par Matthieu Damer, le directeur général du Centre de développement musical. 2020 a été pour lui une succession d'essais-erreurs qui a offert au public des spectacles en ligne de belle qualité. «Grâce au Web, nous avons eu une belle visibilité de ce que nous produisons, mais aussi du travail effectué en amont avec les artistes», explique-t-il. Enthousiaste, il convient tout de même que l'année 2021 restera virtuelle.

Face à l'inconnu, les scénarios s'adaptent

Matthieu Damer ne voit pas vraiment de changement avant l'été, lui et son équipe vont donc continuer à proposer leur programme 2.0. «Après de longs mois, nous avons l'expertise et les équipements pour mettre un grand nombre d'activités en ligne». Polyfonik, la Chicane Albertaine et bien d'autres seront offerts dans un format innovant, différent, «mais toujours au plus proche du public et des artistes».

De son côté Vincent Forcier, saluant au passage le support inconditionnel de la communauté, signe une programmation jusqu'à fin juin. «Nous offrons une mini saison avec des spectacles parfois bilingues, "Covid Proof", sensoriel, devant l'écran et bien évidemment en salle si cela devient possible», dit-il enthousiaste.

«Il est difficile de prévoir l'avenir, alors il faut penser au plan A, B et C. Une folie furieuse qui dans l'adversité nous oblige à la créativité». Du présentiel au virtuel : un artiste malade et l'on change le spectacle à la dernière minute, ou il est simplement annulé, c'est aujourd'hui le quotidien d'un grand nombre de dirigeants d'établissements artistiques.

L'art malmené pour la santé de tous

«Notre façon de consommer les produits culturels a beaucoup évolué ces derniers mois. Le présentiel a disparu, mais il est dans tous les esprits», assure Vincent Forcier. Il invite d'ailleurs son public à venir partager sur tous les réseaux sociaux du théâtre un petit mot, à défaut de venir leur rendre visite. Persuadé que cette pause culturelle ne durera pas, il salue les efforts faits par la population et sait que cela va renforcer les liens de la communauté franco-albertaine et son identité.

Lorsque l'on évoque le débat concernant l'aspect non essentiel de la culture vis-à-vis des dispositions gouvernementales anti-pandémiques, Matthieu Damer l'assure, «le débat ne date pas d'hier». Compréhensif envers les mesures prises par le gouvernement, il est optimiste pour la suite. Dès la réouverture des salles, «le désir d'y retourner va être incroyable, c'est certain!» Il encourage d'ailleurs la communauté à consommer, mais aussi à pratiquer la musique, d'une façon ou

d'une autre même s'il comprend qu'une partie de la population n'est pas prête à apprendre la musique derrière son écran après 8 h de télétravail ou de cours virtuels.

Dans la musique ou le théâtre, tous deux s'entendent pour dire que le manque de visibilité sur l'avenir est peut-être la situation la plus difficile à vivre. En tant qu'artiste bien sûr, mais aussi lorsque l'on dirige un organisme artistique dont la mission première est de faire vivre le fait francophone en milieu minoritaire.



UNITHÉÂTRE, DEMANDEZ LE PROGRAMME !

La Plume Parlante : Ateliers d'écriture dramatique en virtuel. Des sessions de groupe à toutes les deux semaines commencent en mi-février. Inscriptions sur le site web

Café Engagement Public : Faites la jasette avec les membres du C.A et l'équipe de l'Unithéâtre. Une fois par mois. Plus d'informations à venir.

Une Soirée avec Lucy Darling (27 et 28 février) : Spectacle comique de magie en virtuel avec la fameuse Lucy Darling / <https://www.thelucydarling.com/>

La Boîte Sensorielle (en mars) : Le billet pour le spectacle est une boîte avec plusieurs objets à l'intérieur pour faire travailler ses sens. Version anglaise en coproduction avec Ghost River Theatre de Calgary.

Voix Haute (en avril) : Lectures publiques sur le thème de la diversité.

PINS (17 au 20 juin), de Julia Ouellette-Seymour : Pièce semi-communautaire, semi-professionnelle, mise en scène par Steve Jodoin. La rénovation de l'aréna de curling dans une petite communauté rurale.

*** La mini-saison de l'Unithéâtre / <https://www.lunitheatre.ca> ***

*** Le Centre de développement Musical / <https://cdmalberta.ca> ***



Matthieu Damer à la console. Crédit photo : Julianna Damer



Vincent Forcier aux commandes pendant l'enregistrement d'une lecture. Crédit photo : courtoisie Vincent Forcier.



APPEL DE CANDIDATURES POSTE D'ASSOCIÉ(E) À LA PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT

La Faculté Saint-Jean sollicite des candidatures au poste d'Associé/e à la pratique de l'enseignement pour l'année universitaire 2021-2022 avec la possibilité de renouvellement pour l'année universitaire 2022-2023. L'Associé/e à la pratique de l'enseignement est en prêt de service de son conseil scolaire et reçoit le salaire et les bénéfices prévus par sa convention collective. Le candidat ou la candidate devra être prêt/e à entrer dans ses nouvelles fonctions le 20 août 2021.

Les responsabilités principales de l'Associé(e) à la pratique de l'enseignement sont les suivantes:

- superviser les stagiaires;
- enseigner des cours liés à la pratique de l'enseignement;
- assumer des tâches administratives liées à l'organisation et à l'évaluation des stages,
- assumer la tâche d'agent(e) de liaison avec divers organisme du milieu éducatif.

Les critères de sélection sont les suivants:

- avoir enseigné pendant cinq ans dans les écoles francophones ou d'immersion en Alberta;
- avoir une expérience de travail avec des stagiaires;
- démontrer un intérêt pour la formation des enseignants;
- faire preuve d'une grande capacité de leadership en milieu scolaire;
- être en mesure de travailler de manière constructive et positive avec les autres;
- s'être impliqué/e au sein de divers organismes tels que l'ATA, le ministère de l'Éducation ou son conseil scolaire.

Le programme de formation des enseignants à la Faculté Saint-Jean est fondé sur le développement de compétences liées aux exigences ministérielles de la province de l'Alberta. Tout individu qui soumet sa candidature pour ce poste devrait se familiariser avec la Norme de qualité de l'enseignement en Alberta (2018).

Date limite pour postuler par **courriel**: le 31 mars 2021 à 16h30 à rh.csj@ualberta.ca

Pour voir l'annonce complète et accéder à la trousse de dépôt de candidature visitez le site du CSJ sous l'onglet: [Emplois](#)

JUSTICE

FINANCEMENT DU CAMPUS SAINT-JEAN: LE JUSTE PRIX



Cette affaire juridique risque de durer plusieurs années.
Crédit photo : Mona Tootoonchinia de Pixabay

Le gouvernement de l'Alberta sort l'artillerie lourde. En août dernier, l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA) attaquait en justice la province et l'Université de l'Alberta concernant le sous-financement du Campus Saint-Jean. Pour la seule période d'août 2020 à fin mars 2021, le gouvernement de l'Alberta a consacré 1,5 million de dollars à sa défense dans ce dossier.

Geoffrey Gave

Rédacteur en chef

«Le gouvernement provincial sort les gros canons», analyse Stéphanie Chouinard, professeure spécialisée en droits linguistiques au Collège militaire royal du Canada. Considérant les moyens «beaucoup moindres» auxquels ont normalement accès les organismes communautaires, elle affirme que cette somme est «intimidante».

Les spécialistes restent prudents dans leurs propos. En effet, les comparaisons sont quasiment inexistantes. Dans ce genre d'affaires, face à des minorités, les gouvernements recourent habituellement à une expertise juridique interne. Ils sont défendus par le bureau du procureur général et ne publient pas le montant ainsi dépensé.

La cause Caron dans le rétroviseur

«C'est un chiffre surprenant sur une période de 7 mois, commente quant à lui, Justin Kingston, le président de l'Association des juristes d'expression française de l'Alberta. Il y a quelqu'un qui charge 166 000 dollars chaque mois». Ce quelqu'un qui assurera la défense du gouvernement est le cabinet d'avocats McLennan Ross.

La firme est notamment connue pour avoir plaidé pour la Couronne dans l'affaire l'opposant à Gilles Caron, un camionneur contestant sa contravention écrite seulement en anglais. En 2015, la Cour suprême avait donné raison

à la province : aucun élément historique n'empêche l'Alberta de se déclarer unilingue sur le plan législatif. À l'époque, l'avocate francophone Teresa Haykowsky plaiderait la cause pour la province.

Dans cette même affaire, Gilles Caron était lui défendu par le cabinet PowerLaw. C'est ce dernier qui représentera l'ACFA dans le dossier judiciaire concernant les finances du Campus Saint-Jean. PowerLaw travaille aux côtés de l'ACFA sur le dossier de l'éducation postsecondaire depuis plusieurs années déjà, affirme Isabelle Laurin, la directrice de l'organisme. Habitué à défendre les minorités linguistiques, PowerLaw avait obtenu en avril dernier un jugement favorable de la Cour suprême concernant l'équivalence de l'éducation en Colombie-Britannique.

Le nerf de la guerre

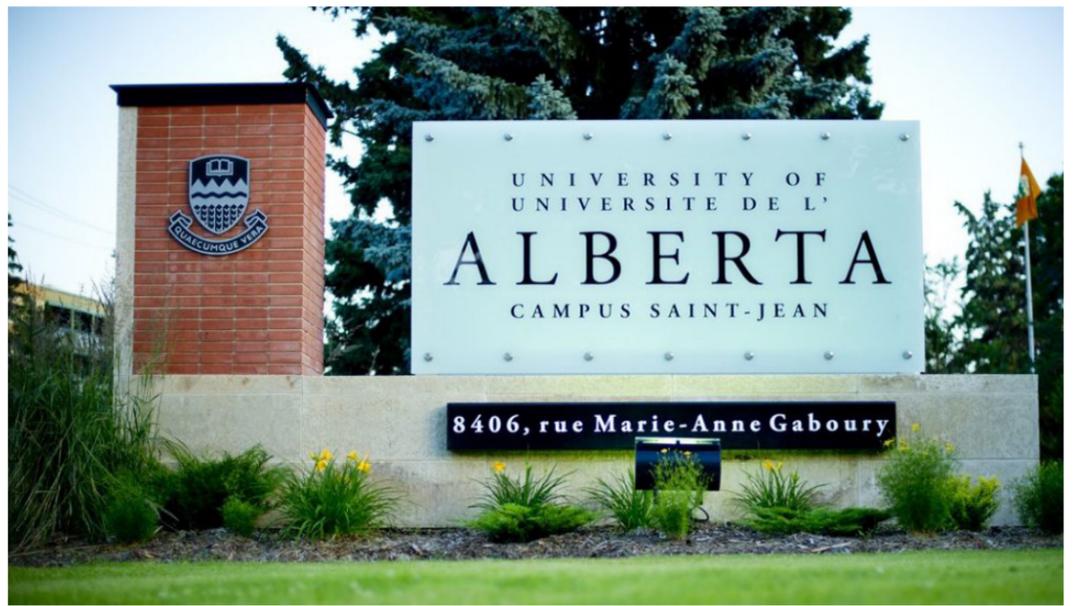
«Le dossier me semble assez compliqué», dit le directeur de l'Observatoire international des droits linguistiques, Érik Labelle. Le professeur à l'Université de Moncton rappelle que le coût d'un procès dépend de plusieurs facteurs, dont la complexité des questions juridiques soulevées. «Si on traite de questions nouvelles ou inédites, plus les débats vont être complexes et vont exiger du temps et des ressources», dit-il.

Face à la province et l'Université, l'ACFA compte deux principaux axes d'argumentation. Le premier est le respect de l'entente signée en 1977 entre l'Université de l'Alberta, la province et les Oblats. Ayant récupéré la responsabilité des Oblats dans ce contrat, l'ACFA souhaite faire respecter la clause selon laquelle le Campus Saint-Jean, tout juste cédé à l'époque, «sera maintenu, amélioré et étendu».

«La nécessité de former des enseignants de langue française» est également une notion de cette entente tripartite. C'est précisément ce sur point que l'ACFA invoque l'article 23 de la Charte canadienne. Comment assurer une éducation en français alors que le seul établissement formateur n'a pas les moyens nécessaires pour former assez d'enseignants?

«Du jamais vu»

Cet argument place ainsi l'éducation postsecondaire dans l'équation. «Ça serait du jamais vu», commente Érik Labelle. Jusqu'à alors, la Cour suprême a toujours interprété la Charte



canadienne comme conférant des obligations d'équivalence (entre le système anglophone et francophone) pour l'éducation aux primaire et secondaire.

Selon lui, l'argent dépensé par la province servira à commander des études externes qui appuieront les arguments du gouvernement. Dans ce cas, plus d'argent signifie plus de documents pertinents à présenter aux juges, donc un argumentaire de meilleure qualité.

Une chose semble sûre pour Érik Labelle : «Un montant comme celui-là témoigne de l'intention de défendre ce dossier-là».

Répercussions financières

«L'argent que vous payez en im-

pôts sert à lutter contre les droits des minorités linguistiques», a réagi, en anglais, sur Twitter la présidente de l'ACFA. Cette somme représente un peu plus que celle demandée par l'ACFA pour combler les besoins du Campus Saint-Jean à la rentrée dernière : entre 1 et 1,3 million.

Pour la présidente de l'ACFA, la somme dépensée par la province «est peut-être une indication que la province a peur des répercussions de notre action juridique. Parce que si on gagne, surtout sur l'article 23, ça aurait des répercussions pas mal importantes pour le financement du postsecondaire pour les minorités linguistiques. Ce n'est pas un million pour une année qu'on va chercher. C'est un financement sur la durée pour as-

surer sa pérennité», conclut-elle.

Note : Contacté, le gouvernement de l'Alberta n'a pas souhaité répondre à nos questions.

La défense de l'ACFA

L'organisme franco-albertain garde pour confidentielle la somme qu'elle compte dépenser dans cette affaire. Elle pourra cependant compter sur deux sources de financement : le programme fédéral de contestation judiciaire fédéral et l'argent des dons récoltés durant la campagne «Sauvons Saint-Jean». Jusqu'à présent, la levée de fonds a permis de réunir 15 000 dollars, mais l'ACFA dit n'avoir pas encore «pleinement activé la campagne».



Stéphanie Chouinard est professeure spécialisée en droits linguistiques au Collège militaire royal du Canada.
Crédit photo : courtoisie

ÉDUCATION

À EDMONTON, L'HYPOTHÈSE DE QUATRE NOUVELLES ÉCOLES FRANCOPHONES FAIT SON CHEMIN



Le 27 janvier dernier, lors d'une réunion ordinaire, le Conseil scolaire Centre-Nord, a fait part de son intérêt d'acquiescer 4 nouveaux sites pour y construire des écoles au sud et sud-ouest de la capitale albertaine : Callingwood, Haddow, Hudson, Potter Greens. Crédit photo : Unsplash

Quatre nouvelles écoles francophones pourraient germer à Edmonton. C'est en tout cas le désir du Conseil scolaire Centre-Nord (CSCN) qui a divulgué, le 27 janvier dernier, son intérêt dans l'acquisition de sites dans quatre quartiers: Callingwood, Haddow, Hudson et Potter Greens.

Mélodie Charest
Journaliste

Le Conseil scolaire Centre-Nord (CSCN) fait partie du *Joint Use Agreement*, un partenariat qui regroupe Edmond Public Schools, Edmonton Catholic Schools et la ville d'Edmonton. Ce partenariat facilite aux conseils scolaires l'accès aux installations récréatives de la ville, mais aussi la gestion de sites destinés spécifiquement aux écoles et laissés vacants.

«Ces sites-là, quand ils sont déclarés "surplus" par un autre conseil, ça permet d'être une rente pour les autres conseils scolaires». Monsieur Lessard, directeur général du CSCN, rappelle que l'autorité scolaire franco-edmontonienne est à peine âgée d'un quart de siècle et qu'elle désire remplir son carnet d'adresses de nouvelles écoles francophones dans la région.

C'est d'ailleurs en ce sens que le CSCN a laissé entendre son intérêt aux parties prenantes du *Joint Use Agreement* pour faire l'acquisition des quatre sites inutilisés (Callingwood, Haddow, Hudson, Potter Greens). Tous sont situés au sud et sud-ouest de la capitale albertaine.

Sans pouvoir fournir de données ou de chiffres précis, le directeur général affirme que la demande dans ces secteurs est criante. «Il y a beaucoup de jeunes familles dans le sud-ouest. Nos données de recensement démontrent qu'il y a une forte population francophone qui pourrait avoir droit à une école.»

Offrir des écoles «qui correspondent à l'apprentissage du 21e siècle» et réduire le temps de transport pour les élèves francophones sont les objectifs. «Dans l'ouest de la ville, on a juste une école catholique qui est l'École Notre-Dame. Elle déborde. Le Conseil cherche à établir, premièrement, une école publique élémentaire pour donner les deux options [écoles catholiques et publiques] aux parents. On veut aussi une extension au niveau secondaire des campus publics et catholiques qui pourront être développés dans le futur».

Des délais indéterminés

Les bancs des écoles du CSCN sont rarement vacants. Le directeur général du Conseil évoque les cas de Sherwood Park et Beaumont qui ont vu des écoles francophones germer sur leurs terres au cours des dernières années. Aujourd'hui, ces établissements débordent d'élèves : «La demande est là, il faut répondre aux besoins avec des édifices».

Si les besoins sont bien réels dans la communauté franco-edmontonienne, la mise en œuvre de la construction de ces édifices relève encore du futur. Les quatre terrains en question ne possèdent

pas de titre de propriété. «Ils n'appartiennent pas à un conseil scolaire, ils sont assignés».

«On a signifié notre intérêt. Les conseils scolaires pour lesquels ces terrains étaient assignés nous ont signifié que c'était positif pour eux, qu'il n'avait pas de problème.» Tout n'est pas gagné pour autant. Malgré ces assignations, les terrains appartiennent à

la Ville d'Edmonton. Monsieur Lessard n'ose se prononcer sur l'avenir. Quand les terrains appartiendront au CSCN? Quand la construction des écoles sera entamée? Ce sont des questions qui restent sans réponse, mais le directeur général affirme que ce projet est «prometteur».

En mars 2021, le CSCN doit soumettre son plan d'immobi-

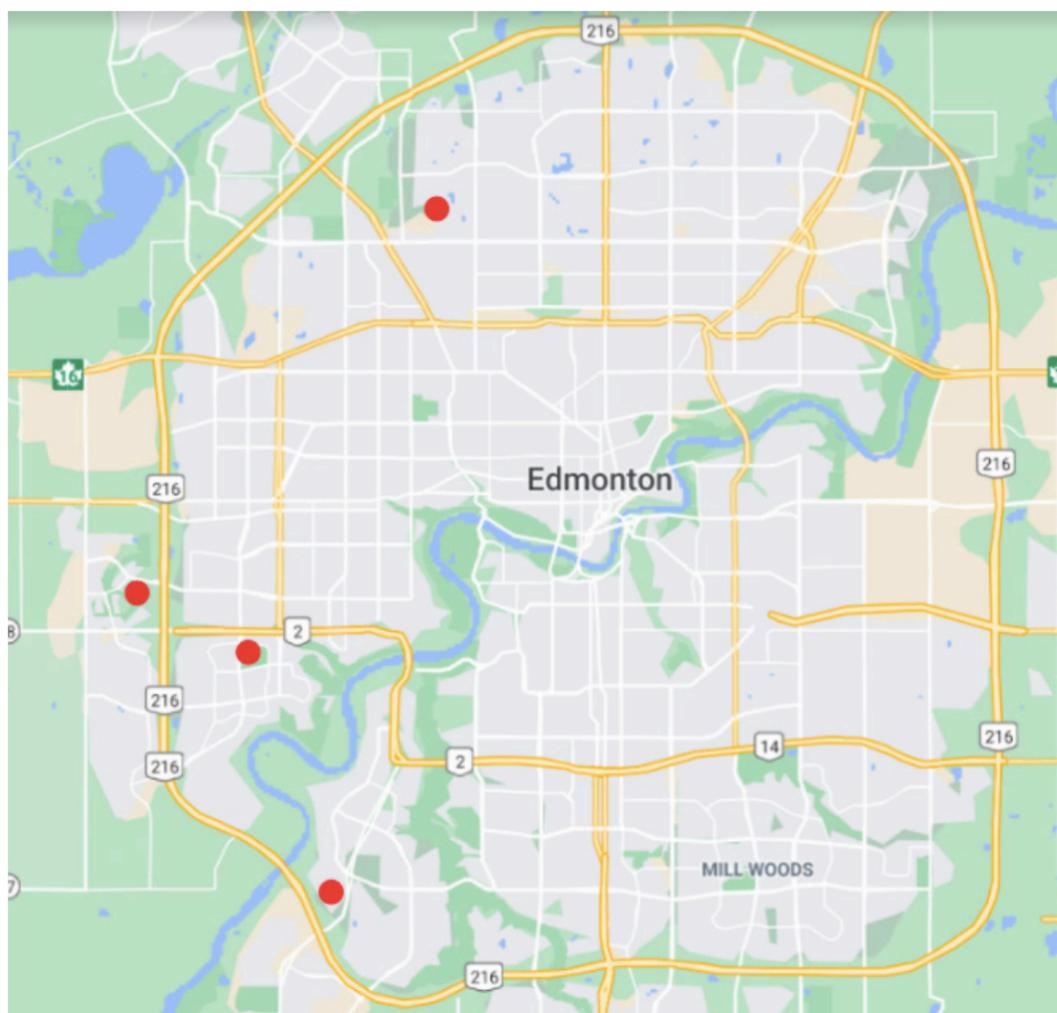
lisation annuelle au gouvernement albertain; un document qui fait état des lieux et des projets du Conseil «sur trois à cinq ans de (leur) croissance en termes d'immobilisation.»

«On veut construire des écoles!»

Le CSCN espère obtenir un support financier : «On veut construire des écoles!» Le directeur semble confiant. Il évoque le jugement de la Cour suprême, en juin dernier, en Colombie-Britannique. «Ç'a une incidence sur tous les systèmes scolaires francophones, il y a des décisions qui ont été prises; il y a des leviers supplémentaires dans ce jugement-là qui favorisent le développement d'écoles francophones en milieu minoritaire».

Sa confiance ne tient pas seulement à cette bonne nouvelle, mais aussi aux réalisations du CSCN au cours des quatre dernières années : «On a eu du succès dans les dernières années. On a eu environ quatre projets d'immobilisation en quatre ans, c'est positif».

Selon monsieur Lessard, «il n'y a rien de sûr dans l'immobilisation scolaire!». Dans tous les cas, la pertinence de ces quatre écoles ne fait pour lui aucun doute : «Les besoins sont actuels.»



Les sites de Callingwood, Haddow, Hudson, Potter Greens figurent dans le plan d'immobilisation 2021 du CSCN afin de remplir leur objectif de construire davantage d'écoles francophones. Crédit photo : Courtoisie CSCN.

CHRONIQUE

ÉDUCATION EN FRANÇAIS SOUS RESPIRATEUR ARTIFICIEL



L'Université Laurentienne vient de se placer sous la Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies.
Crédit photo: Archives Francopresse

Ça va mal dans le monde de l'éducation universitaire en français en Ontario. D'abord, il faut savoir qu'il n'y a pas encore d'université de langue française en Ontario : il y a deux universités dites bilingues, l'Université d'Ottawa et l'Université Laurentienne à Sudbury, qui offrent certains programmes en français. Il y a aussi la petite Université de l'Ontario français qui devrait ouvrir ses portes en septembre prochain. Toutes trois sont dans la mouise.

Réjean Grenier

Chroniqueur
Francopresse

Prenons d'abord les universités bilingues. Vous vous souviendrez que l'Université d'Ottawa a récemment connu une tempête médiatique lorsqu'une chargée de cours a été temporairement suspendue après avoir utilisé le « mot en n » en classe.

Certains professeurs, la plupart francophones, sont venus à sa défense en expliquant qu'elle avait utilisé ce mot respectueusement, dans un contexte académique.

Plusieurs étudiants se sont alors déchainés sur les réseaux sociaux. Ils ont vilipendé ces professeurs, les menaçant même de représailles violentes. Cet épisode malheureux a envenimé le climat de travail et d'enseignement, surtout en français, dans cette institution.

La Laurentienne insolvable

La situation est pas mal pire à Sudbury, où l'Université Laurentienne vient de se placer sous la Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies. Autrement dit, l'institution est insolvable, une première dans le monde universitaire canadien.

Le recteur, Robert Haché, affirme

que cette mesure n'affectera rien les étudiants, mais une chose est pourtant claire : l'université devra sabrer ses dépenses. Même si la province décide de venir en aide à la Laurentienne, l'université ne peut continuer à vivre au-dessus de ses moyens comme elle le fait depuis une décennie.

Or, qui dit réduction des dépenses dit élimination de certains programmes et mises à pied de professeurs et de personnel de soutien. Malheureusement, les services et programmes qui sont le moins en demande sont évidemment en français, démographie oblige.

Démission du recteur de l'UOF

Vient ensuite l'Université de l'Ontario français (UOF), où tout est loin d'être rose.

Réclamée depuis plus de 50 ans, créée en 2018, abrogée par le gouvernement Ford quelques mois plus tard, elle verra finalement le jour en janvier 2020 à la suite de manifestations de la communauté et de pressions du gouvernement fédéral.

On prévoyait une cohorte de quelque 200 étudiants lors de son ouverture en septembre 2021. Or, nous apprenions récemment que seulement une quarantaine d'étudiants, dont la moitié de l'étranger, ont envoyé une demande d'admission pendant la période traditionnelle d'inscriptions aux universités ontariennes.

Comme si le verre des mauvaises nouvelles n'était pas déjà plein, le recteur de l'UOF, André Roy, démissionnait quelques jours plus tard, moins de six mois après son entrée en poste. Les dirigeants communautaires ont immédiatement réitéré leur appui à l'université, mais il faut être vraiment optimiste pour croire en son avenir immédiat.

Des services précaires, arrachés de longue lutte

La situation n'est pas plus rose à l'Ouest. L'an dernier, le Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, à Edmonton, la seule institution offrant des programmes en français dans l'Ouest, a presque succombé sous le couperet budgétaire de l'Université de l'Alberta, dont elle dépend. Le Campus devrait survivre, mais avec des coupures qui s'avèreront peut-être mortelles.

Toutes ces histoires démontrent la précarité des services en éducation postsecondaire en français au Canada. Tout ce que nous avons obtenu, nous l'avons arraché de longue lutte. Et tout ce que nous avons obtenu — collèges mal financés, universités dites bilingues qui nous assimilent, facultés sans pouvoir, petite université sans envergure dans la ville la plus chère au pays — nous sommes continuellement à risque de le perdre.

Une telle perte serait dévastatrice. Toutes les recherches

indiquent qu'un diplôme universitaire est le facteur le plus important pour stimuler la mobilité financière intergénérationnelle.

Alors qu'il est évident que le savoir sera le moteur de l'économie de l'avenir, nos gouvernements diminuent le financement universitaire. En 1982, les gouvernements finançaient 82 % des dépenses universitaires; en 2019, ce financement

représentait un maigre 24 %.

Ce financement est insoutenable, surtout pour les francophones. Le financement de notre éducation universitaire ne représente qu'une part infime de ces sous, mais comme nous n'avons pas beaucoup de services, nous sommes plus durement touchés. Quand la COVID-19 desserrera son emprise sur le pays, cette situation doit changer.



« L'université ne peut continuer à vivre au-dessus de ses moyens comme elle le fait depuis une décennie » écrit Réjean Grenier.
Crédit Photo: Archives Le Voyageur

Les directives personnelles... c'est quoi?

Vidéo humoristique et période de questions avec un(e) avocat(e)



DISTRIBUTION
Isabelle Déchène Guay
Gilles Denis
André Roy

TEXTE
France Levasseur-Ouimet
VIDÉO
Pierre Fagnan

**CHOISISSEZ
L'UN DES TROIS WEBINAIRES**
Jeudi 25 février à 10 h
Vendredi 5 mars à 10 h
Vendredi 19 mars à 10 h

Inscrivez-vous à projet@fafalta.ca
780-465-8965

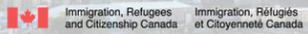


Centre d'accueil pour nouveaux arrivants francophones

Avez-vous choisi de vivre à Calgary ou dans une zone rurale en Alberta ?

Le CANAF vous offre divers services d'accueil et d'établissement : informations, orientation, références à toute votre famille.

Financé par :



Contactez-nous :
403-532-6334
1-855-512-2623 (sans frais)
info@canaf-calgary.ca

727, 7e avenue S.O. Suite 1560
Calgary Alberta T2P 0Z5
www.canaf-calgary.ca
Retrouvez-nous sur 

PROVINCIAL

DÉCEPTION EN ALBERTA

ARRÊT DU RÉSEAU
DES VILLES
FRANCOPHONES ET
FRANCOPHILES

L'arrêt du Réseau des villes francophones et francophiles amenuise les possibilités de faire des affaires en Alberta.

Hélène Lequitte

Initiative de
journalisme local
Le Devoir

La ville de Québec a annoncé la fin de sa contribution financière au Réseau des villes francophones et francophiles, en décembre 2020. Une nouvelle qui en aura surpris plus d'un en Alberta, notamment auprès de certaines villes de la province, membres de ce Réseau depuis sa création.

Le concept du Réseau des villes francophones et francophiles était un projet prometteur, ambitieux et stimulant, surtout pour la francophonie en milieu minoritaire. En juin 2015, le maire de la ville de Québec, Régis Labeaume, avait annoncé officiellement sa création avec deux autres villes fondatrices : Moncton au Nouveau-Brunswick et Lafayette en Louisiane.

Ces six dernières années, le Réseau avait regroupé au fil du temps près de 150 villes du Canada, des États-Unis, en passant par le Mexique ou encore les Antilles. Le but : mettre en valeur le patrimoine et la vitalité francophone de nombreuses villes de toutes les Amériques, et ce, par l'entremise d'un gigantesque circuit touristique, permettant de faire connaître les infrastructures francophones.

«On a trouvé que c'était fantastique, car on a rencontré des personnes qui venaient d'un peu partout, mais aussi des États-Unis», relate Michelle Margarit, directrice de l'Association canadienne-française de l'Alberta de Grande Prairie, ville hôte du Réseau des villes francophones et francophiles en 2018, en Alberta.

C'est justement lors de l'une de ces rencontres en Louisiane que l'un des conseillers municipaux propose à Mme Margarit d'inviter le Réseau à se rencontrer, en 2018, en terre albertaine, à Grande Prairie. Une occasion unique qui permet de faire connaître et de mettre en valeur la francophonie albertaine souvent méconnue. L'année 2018 marque donc l'année de la consécration pour cette ville de plus de 63 000 habitants située dans le nord-ouest de la province de l'Alberta. «Pour

nous, ç'a vraiment été important, car ça a permis de mettre la ville de Grande Prairie sur la carte en tant que ville francophone et francophile», déclare Mme Margarit.

C'est avec étonnement qu'elle apprendra, par voie de presse, à la mi-janvier, la nouvelle. «J'ai vraiment été surprise», lance-t-elle. La ville de Québec a communiqué au Devoir qu'«en raison de la pandémie et considérant la difficulté de maintenir les villes membres engagées, la ville a mis fin au financement qu'elle accordait au Centre de la Francophonie des Amériques pour l'opération du Réseau des villes francophones et francophiles d'Amérique». Chaque année, l'organisme recevait 100 000 \$ sur une enveloppe totale d'environ 170 000 \$.

Un projet ambitieux qui demande de «l'huile de coude»

Maintenir l'engagement des villes membres représente tout un défi. «Ça prend beaucoup d'huile de coude, il faut répertorier toutes les entreprises où l'on peut recevoir les services, notamment toutes les entreprises en tourisme. Il faut que chaque municipalité fasse ça, il faut que quelqu'un maintienne ça, c'est beaucoup, beaucoup de travail», explique Marie-Laure Polydore, ancienne gestionnaire du projet concerto (2009-2015), un modèle de développement économique régional, rebaptisé depuis Association bilingue des municipalités de l'Alberta, une initiative du Conseil de développement économique de la province (CDEA).

L'Association bilingue des municipalités de l'Alberta (ABMA) consiste à rassembler toutes les municipalités bilingues de la province et s'inscrivait parfaitement dans le mandat du Réseau des villes francophones et francophiles.

Le bilinguisme au service de l'économie, c'est la mission que s'est donnée encore aujourd'hui l'Association bilingue des municipalités de l'Alberta. Lors du Rendez-vous du Réseau des villes francophones et francophiles d'Amérique en 2018, à Grande Prairie, «une entente de collaboration avait été signée entre le Conseil de développement économique de l'Alberta (CDEA) et le Centre de la francophonie des Amériques pour collaborer au Réseau des villes francophones et servir de lien de contacts avec les villes de



Notre engagement à votre endroit

Pendant que le monde continue d'évoluer, nous poursuivons le même objectif et restons fidèles à notre engagement : contribuer à assurer la pérennité du Régime de pensions du Canada pour les prochaines générations. Au cours des deux dernières décennies, notre stratégie de gestion active nous a permis de bâtir un portefeuille largement diversifié et résilient conçu pour résister aux turbulences du marché et générer des rendements à long terme. La viabilité de la caisse du RPC n'est pas remise en question.

Pour une mise à jour sur la santé de la caisse du RPC, consultez le site investissementsrpc.com.

Our commitment to you

As the world continues to change, our commitment and focus remains the same – helping to ensure the Canada Pension Plan Fund is there for generations to come. Over the past two decades our active management strategy has allowed us to build a widely diversified and resilient portfolio, designed to weather market turmoil and generate long-term returns. The sustainability of the CPP Fund remains secure.

For an update on the health of the CPP Fund, visit cppinvestments.com.

CPP Investments | Investissements RPC

l'ouest du pays qui se lieront au Réseau», rappelle Étienne Alary, directeur général du Conseil de développement économique de la province. En dépit de l'arrêt du financement par la Ville de Québec, le directeur de l'organisme affirme que «les projets que nous avons entrepris se poursuivent».

De son côté, Sylvain Lavoie, directeur général du Centre des Amériques, assure qu'ils poursuivront le travail avec les acteurs économiques et culturels de la province, notamment avec les municipalités des villes. «Pour les personnes qui souhaitent poursuivre ce travail de réseautage, on

les invite à devenir membres du Centre et grâce à nos programmes favoriser ces échanges bien qu'on ne puisse pas prendre la place des villes fondatrices», résume-t-il.

ENVIRONNEMENT

À LA RESCOUSSE D'UN PAPILLON ALBERTAIN UNIQUE



Parcs Canada et le Zoo de Calgary collaborent ensemble afin d'étudier une espèce unique : le papillon porte-queue demi-lune. Une espèce de papillon qui figure sur la triste liste des espèces en péril. Crédit photo : Courtoisie Calgary Zoo.

Le papillon porte-queue demi-lune de l'Alberta est unique au Canada. Cependant, il figure depuis 2016 sur la funèbre liste des espèces en péril en vertu de la Loi sur les espèces en péril. Afin de remédier à ce destin, Parcs Canada et le Zoo de Calgary se sont engagés à travailler ensemble pendant trois ans pour conserver cette espèce au parc national des Lacs-Waterton, au sud-ouest de la province.

Mélodie Charest
Journaliste

Cette collaboration, initiée par Parcs Canada, a été annoncée le 13 janvier dernier. Dans les faits, dès l'été 2018, l'agence gouvernementale remarque que cette «population avait connu un déclin, un grave déclin. Parcs Canada a contacté le Zoo de Calgary, qui est un chef de file dans tout ce qui est de la réintroduction et le transfert de population, pour déterminer les transferts que nous pouvons faire pour rétablir la population», raconte Typhenn Brichieri-Colombi, chercheuse en écologie pour la conservation de populations au Zoo de Calgary.

Avant d'accomplir ce travail de sauvetage, les chercheurs doivent combler le manque de connaissances scientifiques qui entourent ce petit insecte ailé aux teintes brunâtres. Bien que le papillon porte-queue demi-lune se trouve chez nos voisins du Sud (Montana) et en Colombie-Britannique, la population albertaine est «génétiquement distincte des autres».

Étudier et comprendre les secrets de la génétique et du développement de l'insecte est une étape essentielle pour le conserver. Par ailleurs, son degré d'endémisme déterminera le meilleur

moyen de préserver l'espèce. Madame Brichieri-Colombi explique que les transferts de populations peuvent être géographiques, c'est-à-dire qu'une équipe de scientifiques se chargera de prendre une population de papillons d'ailleurs, au Montana ou bien en Colombie-Britannique, pour les amener en Alberta. Ce genre de déplacements d'effectifs permet soit de réintroduire des populations qui sont disparues ou, dans des cas plus heureux, d'en augmenter le nombre.

Cependant, si le papillon albertain et ses confrères sont trop différents, les scientifiques devront miser sur une autre stratégie : «Nous allons devoir uniquement nous concentrer sur la population albertaine pour augmenter sa population. Les résultats vont diriger les mesures de protection que nous allons prendre et les prochaines étapes».

«C'est une espèce qui est très difficile à étudier, une espèce très difficile à trouver : elle se camoufle très bien. C'est une espèce difficile à mesurer. On ne la connaît pas beaucoup et c'est pourquoi on fait plus de recherche».

L'effet papillon?

L'importance de préserver la population albertaine de papillons porte-queue demi-lune ne tient pas seulement à son caractère unique. Les papillons attirent d'autres espèces dans l'écosystème et remplissent la fonction de pollinisateur. Pour madame Brichieri-Colombi, ce type d'insectes est une espèce indicatrice. «Elle nous indique que l'habitat est en déclin et c'est important de savoir pourquoi.».

La scientifique évoque les catastrophes naturelles «comme le feu de forêt de Kenow, en 2017, qui

a détruit environ la moitié de leur habitat. Quand il y a des catastrophes naturelles comme ça, ça peut avoir des rôles dévastateurs sur des petites populations isolées, comme nous avons en Alberta».

Bien que cette espèce soit difficilement observable et quantifiable, vu ses couleurs ternes, le principal défi de ce projet qui semble inquiéter l'employée du Zoo de Calgary est l'incertitude : «Quel que soit le système écologique,

c'est l'incertitude. Comme il y a des manques d'informations et de connaissances sur cet animal, c'est difficile de déterminer la meilleure marche à suivre pour le restaurer».

Un dossier à suivre dans trois ans!

VOULEZ-VOUS CRÉER VOTRE ENTREPRISE ?

Laissez-nous vous accompagner et vous assister!

CDÉA Conseil de développement économique de l'Alberta

Nouveau programme du CDÉA :

INTÉGRATION
entrepreneuriale
réussie

pour les nouveaux arrivants.

Rencontre personnalisée, ateliers et formation, activités de réseautage, mentorat de connexion, soutien aux transports.

Contactez-nous pour un premier RDV :

Edmonton et les environs :

carine@lecdea.ca

Calgary et les environs :

olga@lecdea.ca

Ou visitez lecdea.ca



Financé par :

Funded by:



Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada

Immigration, Refugees and Citizenship Canada

VIE COMMUNAUTAIRE

LUTTER CONTRE LE RACISME SYSTÉMIQUE PREND DU TEMPS

En juillet dernier, dans l'élan du mouvement Black Lives Matter, plusieurs manifestations dénonçaient le racisme systémique dans la société albertaine. Aujourd'hui, bien qu'il y ait une prise de conscience, Robert Suraki, coordonnateur aux relations publiques de l'Alliance Jeunes Famille (AJFAS) à Edmonton indique que ça prend du temps pour changer les mentalités.

Gabrielle Beaupré
Journaliste

Robert Suraki se montre optimiste. «Petit à petit, les choses bougent». Par exemple, il indique que la communauté d'accueil (l'Alberta) et la communauté immigrante ont entamé des dialogues afin de lutter contre le racisme et trouver des solutions.

«Sinon, nous ne pouvons rien faire», enrichit-il. Il ajoute : «Les Noirs sont nommés dans

des postes importants, et plusieurs organisations ont reconnu le racisme systémique comme Trudeau et la police de Calgary».

Obstacles toujours présents

Robert Suraki affirme que le profilage racial est encore présent en Alberta. «Il se manifeste encore un peu partout, notamment dans les écoles, dans les forces de l'ordre et dans les lieux de travail. Il y a encore des clichés et on continue de juger les Noirs».

L'homme reconnaît également l'existence de pensées parfois erronées de Noirs eux-mêmes. Étant membre de l'administration de l'UniThéâtre d'Edmonton, il indique, en guise d'exemple, que peu de jeunes de la communauté noire sont initiés au théâtre. «Certaines personnes pensent que le théâtre c'est pour les Blancs. Ça fait que les gens se replient sur eux-mêmes. Il faut qu'on arrive à briser ces



Robert Suraki. «Ce sont de petites choses qu'une fois arrivées font de gros gestes». Crédit photo: Courtoisie

«Martin Luther King disait que nous devrions apprendre à vivre ensemble comme des frères et des sœurs, sinon nous allons tous mourir comme des idiots.»

- Robert Suraki

murs-là, créer un pont entre les communautés en discutant de façon culturelle pour comprendre la communauté d'accueil».

Quant au doyen du Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, Pierre-Yves Maroquais souligne les défis des étudiants de la communauté noire. «Les étudiantes Noires et étudiants Noirs se heurtent encore souvent à des obstacles liés à la discrimination, au cours de leurs études et lors de l'accès à l'emploi».

Des actions dans les écoles

Selon Robert Suraki : «Personne ne naît raciste, personne. Nos enfants quand ils naissent, ils ne sont pas racistes, mais lorsqu'ils gran-

dissent où le système est ce qu'il est et que parfois, ils deviennent ce qu'ils deviennent». Alors, pour lui, l'éducation a un grand rôle à jouer dans la lutte contre le racisme. «Je crois qu'on peut enseigner aux enfants la différence. Que la différence est une richesse et il faut savoir vraiment en profiter».

Le 6 juillet dernier, une manifestation contre le racisme systémique visait le Conseil scolaire Centre-Nord (CSCN). Gisèle Bourque, sa directrice adjointe, souligne pourtant que l'un des principes directeurs du conseil scolaire est l'inclusion. Même si elle affirme que le CSCN n'est pas parfait dans la lutte contre le racisme, il cherche constamment à s'améliorer en donnant par exemple des formations contre

le racisme à son personnel ou en embauchant des personnes issues de divers milieux. Lors du lancement du mois des Noirs, Tanya Saumure a d'ailleurs annoncé la nomination de la première femme noire directrice d'une école élémentaire, Abigaïl Lawrence.

Gisèle Bourque indique que le personnel dans les écoles est invité à réaliser des activités quotidiennes dans la lutte contre le racisme. Par exemple, les enseignants peuvent mettre à l'étude un roman écrit par un auteur de la communauté noire. De plus, elle est fière de mentionner la collaboration avec la FRAP pendant le mois de l'histoire des noirs. Des activités seront offertes en virtuel et en présentiel du 1er au 28 février.

COUP D'ENVOI DU MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

Personnalités politiques, leaders et autres membres de la communauté franco-albertaine étaient virtuellement réunis pour célébrer le lancement du Mois de l'histoire des Noirs le vendredi 5 février. Cette année, la thématique est «L'avenir, c'est maintenant».

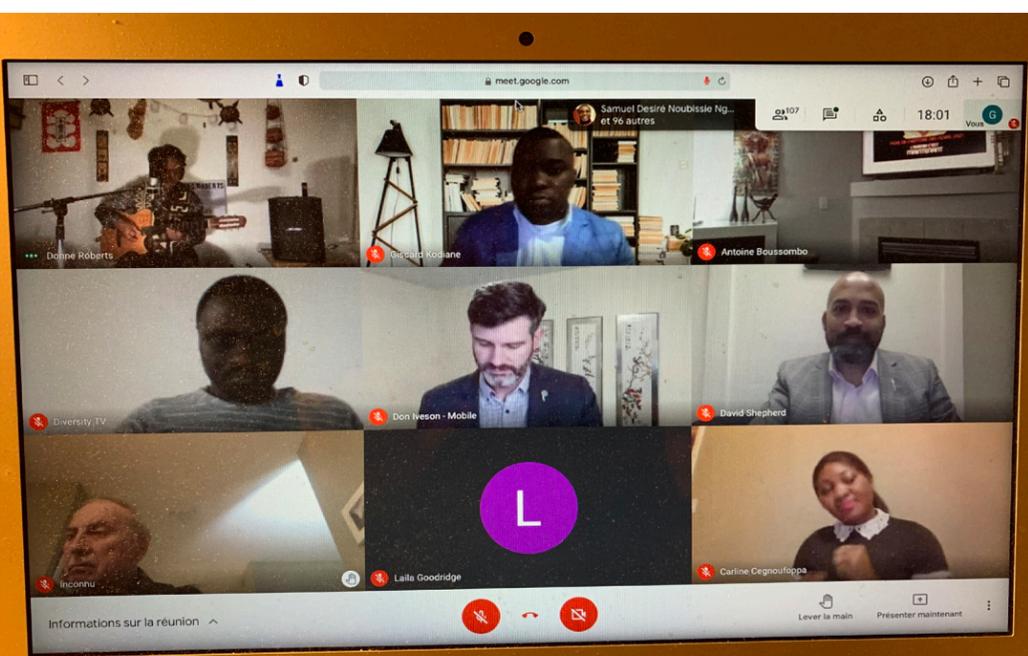
Gabrielle Beaupré
Journaliste

Organisé par la Fédération Albertaine Plurielle (FRAP), le Conseil scolaire Centre-Nord (CSCN) et l'Alliance Jeunes Famille de l'Alberta Society (AFJAS), l'événement a été présenté dans les deux langues officielles. Les hôtes de la célébration ont été Sonia Thibeault et Giscard Kodiane.

La diversité, la différence et le vivre-ensemble ont été grandement soulignés par les interlocuteurs de la célébration. Parmi les personnalités politiques ayant prononcé un discours : Kaycee Madu, ministre de la Justice et du solliciteur général; Leela Aheer, ministre de la Culture; du multiculturalisme et de la condition féminine; Leila Goodridge, secrétaire parlementaire; David Shepard, MLA d'Edmonton-City centre; Marlin Schmidt, député de la division électorale Edmonton Gold Barr et Don Iveson, le maire d'Edmonton.

Prestations artistiques

Leela Aheer a raconté un souvenir de jeunesse se déroulant



Le lancement du mois de l'histoire des Noirs en virtuel. Crédit photo: Courtoisie

à Amber Valley, l'une des premières communautés noires de la province. «Lorsque j'étais une jeune fille, mes parents s'arrêtaient à Amber Valley pour explorer l'histoire de cette communauté». Elle dit avoir, de ce fait, martelé les réalisations et les combats des communautés noires de partout en Alberta.

Don Iveson a prononcé quelques mots en français lors de son allocution. «Nous devons adresser le racisme systémique tous ensemble à notre ville et à notre pays.»

Même si la célébration se déroulait à distance, l'ambiance festive était aux rendez-vous. Tabitha Tshibula, Donné Roberts

et Alpha Yaya Diallo ont offert une prestation musicale. Robert Suraki, coordonnateur aux Relations publiques de l'AFJAS, a dit avoir eu l'impression d'être de retour dans le continent africain le temps de quelques chansons. Pour d'autres, ils découvraient l'Afrique à travers la musique.

FRANCOPHONIE

LE THÉÂTRE
FRANCOPHONE
SUR LA VOIE DE
LA DIVERSITÉ

Un grand nombre de professionnels reconnaissent l'importance de la diversité sur la scène théâtrale francophone en milieu minoritaire. Mais dans les faits, elle demeure surtout un vœu pieux, en raison notamment d'un bassin restreint de comédiens issus de la diversité, d'un manque de financement au niveau universitaire ainsi que d'une inclusion et une visibilité encore frileuses. Face à cette situation, le théâtre francophone canadien se donne aujourd'hui les moyens d'aller de l'avant.

Arnaud Barbet

Journaliste

Francopresse

Marc-André Charron, codirecteur de la compagnie Satellite Théâtre, à Moncton, est reconnu pour ses efforts visant à offrir la diversité au public et à lutter contre l'exclusion. Il essaie notamment d'impliquer des artistes et des metteurs en scène issus de l'immigration dans sa programmation : «Un défi au quotidien», admet-il.

Il se réjouit de la nomination de Karine Ricard à la direction artistique du Théâtre français de Toronto (TfT), première femme noire à la tête d'un théâtre de la francophonie canadienne. Marc-André Charron salue d'ailleurs le «travail phénoménal du TfT avec les artistes de la diversité» francophone depuis quelques années.

«C'est une métropole avec un important bassin d'artistes [issus de la diversité], notamment afro-antillais. Les petites communautés canadiennes, de l'Atlantique au Pacifique, n'ont pas forcément vécu ces vagues d'immigration historiques et ne bénéficient donc pas de cette population», souligne le codirecteur.

Celui qui s'identifie comme un «Acadien d'adoption» raconte avoir déjà demandé à des membres d'organismes qui travaillent avec les immigrants où étaient «les artistes de théâtre qui ne sont pas des Blancs catholiques acadiens?» En guise de réponse, on se contenta de lui demander pourquoi il s'intéressait à ça.

Marc-André Charron a décidé de faire de la diversité son cheval de bataille parce que s'il y a bien «une chose qui m'emmerde», c'est de ne faire de la création qu'avec des gens à son image. «J'ai grandi à Montréal, j'ai étudié en Europe; la diversité est partout, sa richesse est inestimable pour la communauté franco-

phone», déclare-t-il, passionné.

Persuadé que le milieu artistique dans lequel il évolue est de bonne foi, il évoque certaines similarités qui ont contribué à une certaine prise de conscience dans sa communauté : «En Acadie, la communauté francophone blanche se voit comme une minorité, alors c'est une minorité qui en cache une autre.»

Un message parfois difficile à faire passer, mais qui selon lui trouve depuis peu un écho.

La santé du théâtre francophone passe par la diversité

À l'Association des théâtres francophones du Canada (ATFC), qui représente 17 compagnies de théâtre francophones à travers le pays, on envisage une petite révolution en matière de diversité dans les années à venir.

La directrice de l'association, Lindsay Tremblay, est arrivée en poste en mai 2020. L'un des projets qui l'enthousiasme est un partenariat entre l'ATFC et Diversité artistique Montréal (DAM), un organisme qui fait la promotion de l'inclusion et de l'équité culturelle.

«Nous sommes très fiers de pouvoir participer à la mise en place d'un projet de consultation [avec DAM] sur la diversité, qui va concerner notre organisation, mais aussi tous nos membres sur le territoire qui ont adhéré d'une seule voix à ce projet», se réjouit la directrice.

Le projet ne date pas d'hier, mais voit finalement le jour après quelques incertitudes dues à la pandémie. DAM aura 18 mois pour émettre un diagnostic sur chaque compagnie de théâtre et faire des propositions d'actions concrètes afin qu'elles puissent briser les barrières raciales.

Lindsay Tremblay insiste sur l'expertise de DAM et sa capacité à prendre en considération les compagnies de théâtre comme un ensemble : «Il n'y a pas que les artistes, il y a les bénévoles, les membres du conseil d'administration, les techniciens, le personnel administratif et aussi l'environnement extérieur, le public, etc.», explique-t-elle.

À savoir si la question du racisme systémique en milieu artistique pourrait être à la racine de ces remises en question, la directrice hésite : «Peut-être. Dans mon cœur, j'espère que non! S'il y en a, c'est sûr que c'est inconscient et c'est pour ça que nos compa-



Karine Ricard (à gauche) et Patricia Marceau (à droite) dans *La Seconde Surprise de l'amour* de Marivaux, produit par Le Théâtre français de Toronto en 2018 et joué au Berkeley Street Theatre dans une mise en scène de Joel Beddows. Crédit photo : Manuel Verreydt – Wikimedia Commons

gnies sont prêtes à recevoir ce diagnostic, car tous nos membres sont prêts à changer ça. Ce n'est pas de la mauvaise foi, mais certainement plus de la maladresse inconsciente», évoque-t-elle.

La directrice de l'ATFC se dit consciente que les résultats de cette consultation pourraient, à terme, bousculer les organismes eux-mêmes. Elle rend toutefois hommage à tous les membres qui ont le désir d'inclure la diversité ethnique et culturelle dans leur théâtre : «C'est dans les actes que l'on fait ou dans les mots que l'on dit ou pas. On se pose des questions difficiles, et les réponses peuvent l'être aussi», prévient-elle.

«Le théâtre doit être, aujourd'hui, le miroir de la communauté multiculturelle dans laquelle on vit», conclut-elle.

Une diversité étudiante qui ne court pas les planches

Marc-André Charron, dont la compagnie est membre de l'ATFC, est réaliste face au travail qu'il reste à faire dans le milieu théâtral.

«À Moncton, nous avons mis en place un projet afin de réunir sous un même toit les talents de la diversité qui sont à la périphérie du théâtre. On leur offre un parcours pédagogique, un espace d'expression, des outils et des méthodes de travail pour peut-être un jour les accueillir sur scène», espère-t-il.

Il s'agit pour Marc-André Charron d'une façon de pallier le manque d'effectifs issus de la diversité, même si la question du financement est aussi importante en la matière : «Pour avoir des artistes, il faut aussi arrêter de sous-financer les programmes des départements d'arts dramatiques dans les universités francophones en milieu minoritaire,

que ce soit à Moncton ou dans les autres provinces», implore-t-il.

Difficile en effet d'espérer recruter de jeunes talents issus de l'immigration si les universités n'ont pas les moyens d'aller les chercher dans «des chemins encore inconnus», notamment à l'étranger, et les garder.

Et pourtant, lorsque le codirecteur de Satellite Théâtre évoque ses voyages sur le continent africain, il aime se rappeler l'enthousiasme des jeunes artistes désireux de profiter d'échanges pédagogiques et culturels avec l'Acadie.

Des rôles qui manquent de couleurs

L'importance de la formation universitaire résonne particulièrement dans le cœur de David Bélizaire, jeune comédien d'origine haïtienne et diplômé en théâtre de l'Université d'Ottawa.

«J'ai commencé le théâtre à l'âge de 12 ans. Au secondaire, comme à l'université dans le département francophone, j'étais très souvent la seule personne de couleur. Même quand je faisais de l'improvisation d'ailleurs!» évoque David Bélizaire, qui a notamment participé aux Auditions de la diversité avec DAM,

Il est clair pour lui que la diversité, sur scène comme à l'écran, évolue timidement. «On va chercher ce que l'on connaît, puis on écrit sur ce que l'on connaît», avance-t-il.

Avec une certaine retenue, il fait remarquer qu'un grand nombre de productions et de projets sont mis sur pied par des «Blancs caucasiens parlant d'une réalité blanche caucasienne».

Un contexte qui peut selon lui biaiser le choix des producteurs. Le jeune comédien re-

grette que le milieu soit aussi timoré lorsqu'il s'agit d'offrir un rôle à un acteur de couleur.

Il dénonce aussi ces rôles ethniques «pitchés» là, sans réel lien avec l'histoire. Des rôles qu'il n'a pas souvent eu l'occasion de jouer, et «heureusement», s'exclame-t-il.

À l'inverse, David Bélizaire est très fier d'avoir pu interpréter le rôle d'un jeune homme noir essayant de faire comprendre à sa blonde les petites agressions racistes qu'il subit au quotidien dans *Déconfidences*, un texte du projet *Les Zutopies solitaires* du TfT.

La pièce se passe durant le confinement, au moment de l'assassinat de Georges Floyd. «Je me suis reconnu dans le texte, même si lui avait vécu des moments intenses que je n'ai pas connus. Mais c'était "rough" comme rôle, ça allait chercher des affaires...», raconte-t-il, ému.

Cette réalité noire haïtienne, il la connaît à sa manière, s'excusant presque d'avoir grandi dans un environnement blanc et préservé.

Même s'il se considère comme clair de peau, David Bélizaire sait qu'il pourrait avoir l'opportunité de jouer un rôle qui ne corresponde pas forcément à son ethnicité ou à ses origines, mais il ajoute un bémol : «J'aurais sûrement du mal à accepter un rôle dont l'ethnicité et la culture représentent une notion essentielle dans l'histoire. Je préférerais laisser le rôle à la personne appropriée.»

Il est d'ailleurs persuadé que «si on allait chercher des personnes issues de la diversité pour écrire des textes contemporains, la sélection des artistes serait sans doute plus ouverte et mieux représentative de ce qui se retrouve dans les rues».

PORTRAIT

DE DANY LAFERRIÈRE À YOLANDE JAMES, LES CANADIENS NOIRS CÉLÉBRÉS EN TABLEAU PÉRIODIQUE

À l'occasion du Mois de l'histoire des Noirs 2021, le collectif ontarien Parents pour la diversité a publié en version numérique un tableau périodique de l'histoire des Noirs canadiens. Une manière de rappeler qu'ils ont contribué à la construction de la société canadienne au fil des siècles, et de mettre en lumière la lutte contre le racisme, un enjeu encore bien réel en 2021.

Inès Lombardo
Francopresse

L'outil, créé en février 2020 par Amber Labelle, membre du conseil d'administration du collectif Parents pour la diversité (P4D), présente 118 Canadiens et Canadiennes noirs qui se sont illustrés ou s'illustrent dans des secteurs aussi divers que le sport, la littérature, la politique, l'entrepreneuriat, le militantisme, l'activisme ou la musique.

Chacun des 12 secteurs est mis en valeur dans le tableau par une couleur bien distincte. Il suffit de passer le curseur sur les cases violettes, jaunes ou bleues pour qu'un petit texte apparaisse et nous en apprenne un peu plus sur le bout de chemin parcouru par chacun de ces Canadiens.

Pensé d'abord sous forme papier pour être affiché dans les écoles, l'outil a pris sa forme numérique cette année, fruit d'une collaboration entre Parents pour la diversité et Joey Ozamiz, un enseignant à l'Immaculata High School, sa sœur Isabela Ozamiz, développeuse de logiciels et Nicholas Simard, qui a aidé à construire le site.

Quatre figures francophones

Le tableau comprend uniquement quatre francophones, sur 118 personnalités. « Il y a quelques jours, après la publication du tableau, quelqu'un m'a demandé pourquoi il y avait si peu de francophones, relate Mante Molepo, codirectrice de P4D. Vu que nous avons vraiment essayé d'être très divers dans la représentation des religions, des sexualités, des métiers et des langues, c'était compliqué d'avoir un chiffre fixe pour tous ces critères en même temps. »

La codirectrice du collectif souligne la présence de Michaëlle Jean, qui a été la 27e gouverneure générale du Canada et a également siégé en tant que secrétaire générale de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) de 2015 à 2019.

Le nom d'un autre francophone apparaît non loin de celui de Michaëlle Jean, dans la catégorie « Poètes » : celui de Dany Laferrière. Ce dernier est romancier, essayiste, poète et journaliste. Récipiendaire du Prix Médicis, il est le premier Haïtien, Canadien et Québécois à être élu à l'Académie française. Il est aussi l'un des plus grands chroniqueurs traitant de l'expérience des immigrants.

La troisième francophone du tableau est Yolande James, la première femme noire à avoir fait partie du Conseil des ministres du gouvernement du Québec et la plus jeune députée de l'Assemblée nationale lors de son élection en 2004, au sein du gouvernement de Jean Charest. Membre du Parti libéral du Québec, elle a repré-



Amber Labelle tient dans ses mains un exemplaire en anglais des Grands rêveurs, le cahier d'activités pour enfants sur l'histoire des Noirs au Canada volume 1, écrit par la Montréalaise Akilah Newton
Crédit photo: Courtoisie Amber Labelle

senté la circonscription multiculturelle de Nelligan sur l'île de Montréal de 2004 à 2014.

Niveau sport, on retrouve l'athlète québécois Bruny Surin qui a été membre de l'équipe canadienne d'athlétisme aux Jeux olympiques de 1988 à 2000. En 1990, aux Jeux du Commonwealth, il termine 3e à l'épreuve du 100 m. Bruny Surin est aussi sacré champion des Jeux de la Francophonie de 1994, puis devient champion canadien quatre ans plus tard en réalisant le temps le plus rapide de sa carrière au 100 m : 9,89 secondes.

L'intersectionnalité et la diversité des domaines au cœur du travail

Amber Labelle précise son intention de départ : « À l'origine, je voulais que le tableau représente le tableau périodique réel des éléments, ce qui signifiait sélectionner le bon nombre de personnes pour chaque groupe. L'inclusion dans le tableau n'est donc pas uniquement en fonction du mérite de l'individu. »

Mante Molepo rappelle de son côté que le but du tableau est de faire connaître l'histoire bâtie par les Canadiens noirs dans tous les secteurs : « Nous avons vraiment essayé de représenter le plus de domaines de la société et de métiers possible pour que les Canadiens prennent conscience qu'un Canadien noir n'est pas seulement un ou une athlète de

renom, mais aussi un ou une politicienne, artiste, chef d'entreprise, bref, qu'il ou elle œuvre dans des domaines extrêmement différents. »

La cofondatrice du collectif Parents pour la diversité précise aussi que l'intersectionnalité a fait partie des critères pour faire apparaître cette diversité au sein de la communauté noire canadienne. « Dans la communauté noire, il y a une homophobie et une transphobie très fortes, assure-t-elle. C'était donc essentiel que la communauté LGBTQ+ ait aussi sa place dans le tableau. »

À cet effet s'y trouvent notamment Afua (Ava Pamela) Cooper, éducatrice, historienne, performeuse, et poétesse et Rinaldo Walcott, directeur

de l'Institut d'études sur les femmes et le genre et professeur agrégé à l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario.

Mante Molepo souligne aussi la tentative de faire transparaître des personnes de différentes religions. « C'est vraiment un exercice délicat », précise-t-elle.

« Il y a beaucoup plus d'individus dont les contributions et les histoires méritent d'être célébrées, en plus de ceux que j'ai inclus dans le tableau, concède Amber Labelle. Nous avons discuté de la mise à jour du tableau chaque année pour apporter de nouvelles voix et de nouvelles histoires. »



Le poète québécois Dany Laferrière au Salon du livre de Montréal, en 2018.
Crédit photo: ActualLitté Wikimedia Commons

DR. CLAUDE BOUTIN ORTHODONTIST
wired wireless

Dr Claude Boutin

B.Sc, D.D.S., D. Ortho., F.R.C.I

Spécialiste certifié en orthodontie

- Orthodontie pour les enfants et les adultes
- Services en français
- Cabinets de traitement privés et modernes
- Technologie de pointe
- Aucune référence nécessaire



Tél. : (403) 284-5202

www.droutin.com

Market Mall Executive Professional Centre

Suite 124 - 4935 40 Avenue N.O.
Calgary, AB T3A 2N1

CHRONIQUE

LES CONSEILS DU COACH COMMENT FAIRE DU SPORT DEHORS QUAND IL FAIT TRÈS FROID ?



Ancien sportif de haut niveau, le journaliste Fuat Seker possède une grande expertise dans le domaine de la remise en forme et du coaching.

Dans cette nouvelle chronique du Franco, il répond deux fois par mois à vos questions dans le domaine de la remise en forme et du sport santé.

N'hésitez pas à nous écrire par courriel à redaction@lefranco.ab.ca

Note du coach

Lorsque les températures baissent comme en ce moment, beaucoup d'entre vous hésitent ou annulent leurs activités physiques en extérieur.

Pour ceux qui se posent la question : non, il n'est pas déconseillé de faire du sport dehors lorsqu'il fait froid, au contraire, s'entraîner lorsque les températures baissent, présente de nombreux effets bénéfiques sur la dépression saisonnière par exemple.

De plus, lorsqu'il fait froid le corps dépense de l'énergie pour maintenir sa température interne à environ 37 degrés. Cette dépense vient s'ajouter à celle de la dépense physique et le corps brûle donc plus de calories.

Cependant attention, par temps froid, le diamètre des vaisseaux sanguins diminue (la vasoconstriction) afin d'éviter les déperditions de chaleur. Nos muscles se trouvent ainsi moins irrigués, ce qui augmente le risque de blessures musculaires.

Si vous êtes sujet aux problèmes cardiaques, il est recommandé d'être prudent et de demander l'avis de votre médecin traitant avant de vous lancer, car le système vasculaire se modifie au froid.

La pratique physique, dans des conditions climatiques parfois extrêmes, mérite de prendre quelques précautions, que voici.

Cette année, Le Franco souhaite vous remettre en forme! La pandémie ne devrait pas être un frein à l'activité physique. Cette deuxième chronique a pour objectif de vous guider dans votre pratique sportive.

Fuat SEKER
Chroniqueur

1/ L'équipement

Il est conseillé de porter des vêtements adaptés, en texture technique, qui permettent d'évacuer la transpiration tout en gardant la chaleur. Portez une attention particulière aux extrémités du corps qu'il va falloir bien protéger du froid, car c'est par ce biais que la déperdition de chaleur est la plus importante.

Il faut trouver un compromis entre être bien protégé du froid, sans pour autant être surchargé de vêtements. Personnellement,

j'opte pour trois couches de vêtements afin d'isoler le corps.

La première couche : un sous-vêtement en fibres synthétiques pour absorber l'humidité et évacuer la transpiration;

La deuxième couche : un vêtement conservant la chaleur comme une polaire;

La dernière couche étant, de préférence, un vêtement imperméable.

On évitera les vêtements trop serrés qui ont tendance à couper la circulation sanguine. Quant aux chaussures, des baskets à petits crampons sont parfaites pour faire face à la neige.

Pour terminer, étant donné qu'il fait souvent sombre très tôt l'hiver, je vous conseille également de rester visible avec un brassard fluorescent.



Une sortie en raquettes. Crédit photo Yann Allegre

2/ L'échauffement

Il prend une importance toute particulière par temps froid. Il est primordial de vous échauffer progressivement, et plus longuement que d'ordinaire, afin d'augmenter la température de votre corps et de préparer vos muscles à l'effort.

Si en moyenne, une quinzaine de minutes suffisent dans des conditions habituelles, l'hiver, on doit s'échauffer au moins 25 minutes.

L'une des techniques souvent utilisées consiste à débiter son échauffement en intérieur, avant de partir pour sa séance d'entraînement en extérieur.

3/ La respiration

Lorsque l'on fait une activité physique, bien respirer est très important puisque l'oxygène que vous allez apporter à vos muscles est indispensable à la contraction.

Quand il fait froid, adapter sa respiration présente des bénéfices. Inspirer par le nez et expirer par la bouche protégera vos bronches d'un air trop froid.

L'inconvénient, c'est qu'en inspirant par le nez, la quantité d'oxygène aspirée est limitée ce qui peut gêner l'effort intense. Utiliser un foulard ou un cache-cou sur la bouche peut aussi être une solution.

4/ L'hydratation

On ressent moins la sensation de soif quand il fait froid, et pourtant la déshydratation est accélérée. Le conseil est donc simple: n'oubliez pas de vous hydrater avec de l'eau (ou eau + sucre

+ sel) pendant et après l'effort.

Pensez également à augmenter votre ration calorique, car les dépenses énergétiques sont plus importantes quand on fait du sport par de basses températures.

5/ La récupération

Une fois l'effort terminé, la récupération doit se faire dans un lieu où la température est acceptable. Pensez à changer de vêtements pour éviter le risque d'hypothermie.

6/ La motivation

Pour ceux qui ont des problèmes de motivation quand il fait froid, les conseils de la chronique 1 sont toujours valables.

Trouver son « pourquoi » sera aussi une source de motivation pour les jours difficiles. On se le rappellera chaque fois que nécessaire.

Se fixer un objectif raisonnable, en fonction de sa condition physique. L'objectif sera précis, chiffré et avec un calendrier.

Trouver ce que l'on aime pratiquer. Faire du sport ne doit pas être une corvée.

Planifier et intégrer la pratique sportive dans votre emploi du temps hebdomadaire.

Si toutefois les exigences sont vraiment rédhibitoires pour vous, il est toujours possible de passer votre hiver à faire du sport à la maison.



Dr. MARC COULOMBE
DENTIST

9828-101 A ave. Edmonton, AB. T5J 3C6
Phone : 780 - 424 - 6272
Fax : 780 - 424 - 9327
E mail : the_dental_studio@hotmail.com

www.edmontondentalstudio.com



Notre Expérience. Votre Avantage.

Nous exerçons dans plusieurs domaines de droit y compris le droit des affaires, le droit d'immigration et le droit de la famille.

**Pierre C. Desrochers, c.r. • C. Vincent Kurata •
Justin E. Kingston • Céline G. Bégin • Patrick W. Coones**

2401 TD Tower, 10088 - 102 Avenue, Edmonton, Alberta T5J 2Z1
T 780.426.4660 F 780.426.0982
www.mccuaig.com

SPORT

OUI AU SPORT EN FRANÇAIS DANS L'OUEST

Pour un Jonathan Toews qui se fait un point d'honneur, en tant que Franco-Manitobain, de parler sa langue maternelle, d'autres sportifs francophones tentent aussi de pratiquer leur sport dans la langue de Molière. Alors, le sport en français dans certaines provinces de l'Ouest, est-ce possible ou c'est vraiment... du sport?

André Magny
Initiative de
journalisme local
APF - Ouest

«Dans les grandes villes, c'est plus facile de trouver des clubs où on peut pratiquer son sport en français», selon Céline Dumay, directrice générale de la Fédération du sport francophone de l'Alberta (FSFA).

Elle donne l'exemple du Cirquetastic à Edmonton, une école de cirque où l'on donne des cours bilingues à partir de 8 ans et plus. Le site de la FSFA répertorie une dizaine de disciplines sportives offertes en français ou dans des structures bilingues. Ça va du hockey, en passant par le soccer, l'escalade, le curling, le patinage artistique ou la danse.

La FSFA s'occupe notamment de faire la promotion du sport en français auprès de certains groupes dont les aînés, les femmes avec le programme #ElleBouge ou encore avec les jeunes grâce à la bande dessinée *Les bons réflexes*



Céline Dumay, directrice générale de la Fédération du sport francophone de l'Alberta, responsable, entre autres du programme *Allez les filles*, des Jeux francophones de l'Alberta et de diverses animations sportives dans la province.
Crédit : Fédération du sport francophone de l'Alberta

de Mouflex! qui fait la promotion d'une vie saine et active. C'est aussi la FSFA, qui est responsable de l'organisation des Jeux francophones de l'Alberta (JFA).

Avec la pandémie, évidemment, plusieurs choses ont été chamboulées. Par exemple, les prochains Jeux en mai 2021 feront place à des activités individuelles. Au fil des derniers mois, la FSFA a organisé des rencontres virtuelles comme des conférences avec Bruny Surin, entre autres.

En fait, pour la directrice générale, l'un des principaux points discutés avec le gouvernement de Jason Kenney ces dernières années, c'est d'avoir un programme de certification en français pour les entraîneurs. Mais c'est loin d'être fait. «Ça prend du temps», laisse-t-elle tomber.

La clé, les entraîneurs?

Père de deux garçons hockeyeurs, Nathan et Jacob, François Boucher est aussi entraîneur de hockey tout en étant le vice-président de la FSFA et enseignant d'éducation physique.

Pour lui, «c'est possible le sport en français en Alberta, mais ça dépend des sports». Il avoue que dans un sport d'équipe, les consignes seront données en anglais, à moins qu'il y ait beaucoup de joueurs qui parlent ou comprennent le français. Il lui est même arrivé de parler en français à ses joueurs, une stratégie qui déstabilisait l'adversaire anglophone. «Des parents anglophones de certains de mes joueurs m'ont même félicité pour cette tactique!»

Jacob, son plus aîné, ailier gauche au sein des Hurricanes de Lethbridge dans la ligue junior majeure de la WHL, estime qu'il n'a jamais reçu de plaintes parce qu'il parlait français dans le vestiaire des joueurs. «Ça arrive [de parler français] quand j'ai des coéquipiers qui sont allés en immersion, comme Dylan Cozens, qui faisait partie de l'équipe junior canadienne cette année.»

En Saskatchewan, la direction



Tous deux francophones, Job Lilango (ancien joueur professionnel de la RD Congo) et Abdoulsalam Mohamed dit «Chambi» (ancien joueur professionnel et international djiboutien) sont les deux entraîneurs principaux de l'Edmonton Fusion FC. Crédit photo: L'Edmonton Fusion FC

technique de Water Polo Saskatchewan a été confiée à un francophone, Cyril Dorgigné. Les athlètes francophones peuvent évidemment s'adresser à lui en français. Mais une fois dans la piscine, c'est en anglais que ça se passe.

L'ancien joueur élite avec le club de Nice déplore qu'il y ait peu de données sur les athlètes francophones. «Le gouvernement est timide sur la chose. Sask Sport ne demande jamais de statistiques sur les Francos. On a des questions sur les immigrants, mais rien sur la langue.»

Jeff Bohach, spécialiste des relations auprès des médias de Sask Sport, le confirme : «Nous n'avons pas ce genre de chiffres concernant les participants francophones, tous sports confondus. Par contre, nous sommes capables de savoir le nombre d'athlètes bilingues de niveau olympique ou paralympique. En ce moment, aucun sportif francophone de haut niveau ne figure dans notre système.»

Le foot, un allié

En fouillant un peu, on s'aperçoit que le football est sans doute l'un des sports qui rallient les gens des horizons les plus divers, dont les francophones.

Créé en 2018, l'Edmonton Fusion FC est né d'un problème vécu par son fondateur originaire de l'Hexagone, Joris Desmares-Decaux. «Je voulais assouvir ma passion du football en français lors de mon arrivée en Alberta. Mon anglais était correct, mais je souhaitais pouvoir pratiquer mon sport dans ma langue maternelle. Malheureusement, rien ne m'offrait cette possibilité.»

Il a donc cherché une façon de marier foot et français. D'autres personnes étaient aussi dans sa situation. L'idée d'un club est donc née. Une fois la structure mise en place, non seulement des adultes ont contacté le fondateur, mais aussi des familles dont les enfants étaient dans des classes d'immersion. «D'ailleurs, le mot Fusion représente l'idée de rassembler les communautés entre elles et d'avancer ensemble.»

En Colombie-Britannique, il existe aussi un club francophone le Faly Academy, fondé à Vancouver, il y a 10 ans par Faly Basse. «Au départ, raconte celui qui a joué en France, en Allemagne et en Angleterre, l'initiative était de travailler juste avec les francophones des écoles du Conseil scolaire francophone (CSF).» L'Academy travaille toujours avec le CSF, mais

elle a maintenant ouvert ses portes aux anglophones. Cependant, une chose demeure : les entraîneurs sont francophones. Même si le bilinguisme est présent, il n'est pas rare, selon M. Faly, que les explications se fassent davantage en français. «Les petits anglophones arrivent à comprendre!»

Réaliste de penser qu'on peut progresser au foot ou dans un autre sport dans l'Ouest tout en parlant la langue de Thierry Henry ou de Guy Lafleur?

«Oui, totalement possible!», selon Joris Desmares-Decaux. «D'ailleurs, nous avons connecté un de nos joueurs francophones au club professionnel de Calvary FC. Il avait déjà un bon niveau, mais notre entraîneur principal l'a pris sous son aile et a continué son perfectionnement. Résultat : il a été retenu lors des essais du club et les rejoindra cette année si tout se passe bien. Un joueur progresse s'il se sent bien dans son environnement. Un jeune ou adulte francophone pourra certainement progresser plus rapidement dans sa langue maternelle avec des entraînements de qualité.»

L'ÉQUIPE

SIMON-PIERRE POULIN | DIRECTEUR | DIRECTION@LEFRANCO.AB.CA

GEOFFREY GAYE | RÉDACTEUR EN CHEF | REDACTION@LEFRANCO.AB.CA

PUBLICITÉ | MARKETING@LEFRANCO.AB.CA

SARAH THERRIEN | RESPONSABLE COMMUNICATION / MARKETING ET DÉVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE

VALÉRIANE DUMONT | ADJOINTE ADMINISTRATIVE ET MARKETING | RECEPTION@LEFRANCO.AB.CA

MÉLODIE CHAREST | JOURNALISTE | JOURNALISTE@LEFRANCO.AB.CA

GABRIELLE BEAUPRÉ | JOURNALISTE | REPORTAGE@LEFRANCO.AB.CA

CORRESPONDANTS ET CHRONIQUEURS

FUAT SEKER | ARNAUD BARBET |

Le Franco est la propriété de l'ACFA. Au niveau national, il est représenté par Lignes agates marketing (anne@lignesagates.com | 905 599-2561). Le Franco est imprimé par Central Web, à Edmonton. La reproduction d'un texte ou d'une photo par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite du journal.

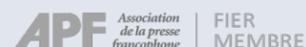
Lettres ouvertes : Le Franco est ouvert à la publication de lettres ouvertes. La rédaction se réserve le droit de limiter la longueur du texte ou de ne pas publier la lettre si le contenu est jugé diffamatoire. L'auteur doit être identifiable.

Annonces : Les clients ont 15 jours après la date de parution pour nous signaler des erreurs. La responsabilité du journal se limitera au montant payé pour la partie de l'annonce qui contient l'erreur, si l'erreur est celle du Franco.

Avis lecteurs : N'hésitez pas à nous faire part de vos commentaires en écrivant à l'adresse reception@lefranco.ab.ca



Lignes Agates Marketing



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Canada

ARTS ET CULTURE

LES REPRÉSENTATIONS DE L'AMOUR SELON LUCILE DE PESLOÛAN

C'est quoi l'amour? À l'approche de la Saint-Valentin, cette question en préoccupe plus d'un(e). Pour y répondre, Lucile de Pesloüan présentait ce jeudi 11 février lors d'une visioconférence de l'Acfas-Alberta son troisième roman graphique.

Gabrielle Beaupré
Journaliste

Le concept de l'amour est très vague. «[Il y a] l'amour de son prochain, l'amour que tu as pour tes parents, l'amour que t'as quand tu rencontres un petit copain ou une petite copine, mais finalement, c'est bien plus que ça».

Dans le roman graphique *C'est quoi l'amour?*, Lucile de Pesloüan a choisi d'aborder et de creuser des thèmes qui, selon elle, s'entrecroisent et qui reflètent sa propre réflexion du concept subjectif et universel de l'amour. Elle souligne : «J'avais envie de parler d'amour, pas de manière romantique, mais de creuser la question "C'est quoi l'amour?", parce que je pense que l'amour est notre quête la plus importante sur la terre».

Aime toi toi-même

Pour Lucile de Pesloüan, l'amour est le respect de soi. «Il faut prendre soin de soi et s'aimer avant de pouvoir donner de l'amour aux autres». L'amour se reflète également dans la nature. «La faune et la flore ont énormément de choses à nous offrir. Les animaux et notre environnement méritent le même respect que vous avez pour les humains. La nature est aussi source de réconfort et de bienveillance. Pour moi, elle est intrinsèquement liée à l'amour. On parle de la nature comme une mère nourricière».

«Sans justice sociale, on ne peut pas parler d'amour, pour-



La page couverture du roman-graphique *C'est quoi l'amour?*
Crédit photo: Courtoisie. Lucile de Pesloüan

suit l'autrice. C'est très personnel, mais c'est important pour moi de le spécifier parce que j'ai l'impression que cela ne va pas de soi. Quand on regarde autour de nous, tout ce qui se passe, on semble oublier que l'amour implique les combats sociaux. L'amour, c'est se sentir bien, au sens très large. Et pour moi, cela passe par l'intégrité. On ne le dira jamais assez, la communauté, l'entraide et le partage sont les seuls moyens de vivre en société.»

Une histoire de complicité

Lucile de Pesloüan a rencontré l'illustratrice Geneviève Darling dans des foires de fanzines. Immédiatement, elle a eu un coup de cœur pour ses dessins. «J'aimais beaucoup son travail d'illustratrice. C'est une personne hyper engagée et elle a une manière d'illustrer les femmes qui me rejoint beaucoup dans leur diversité».

Lorsqu'elle a reçu l'offre de publication de son premier roman graphique *Pourquoi les filles ont mal au ventre?*, Lucile de Pesloüan relate que la première personne à laquelle elle a pensé était Geneviève Darling. «C'était la personne avec qui il fallait que je travaille. Alors, je l'ai contactée. Elle a accepté», mentionne l'autrice. Pour l'illustratrice, la conception de ce roman graphique était également une première pour elle.

Leur collaboration professionnelle a créé une grande amitié entre les deux femmes. Le plaisir est toujours au rendez-vous lorsqu'elles font équipe. Lucile de Pesloüan conseille la lecture *C'est quoi l'amour?*: «Pour se faire du bien, surtout en ce moment, c'est comme un gros câlin et pour garder l'espoir».



Ce que propose et ne propose pas le livre. Crédit photo: Courtoisie. Lucile de Pesloüan

Voulez-vous encourager l'information locale en français ?

Recevez Le Franco à votre porte pour 48 \$ pour un an

POUR S'ABONNER :

Visitez notre site web ou écrivez à reception@lefranco.ab.ca

You love getting local news in French ?

Receive Le Franco at your doorstep for \$ 48 for a year

TO SUBSCRIBE :

Visit our website or write to reception@lefranco.ab.ca



www.lefranco.ab.ca



Lucile de Pesloüan, une québécoise d'origine française a publié les romans graphiques *Pourquoi les filles ont mal au ventre?* en 2017 et *J'ai mal, et pourtant, ça ne se voit pas...* en 2018
Crédit photo: Courtoisie. Lucile de Pesloüan

PLAMONDON

L'AMOUR À DISTANCE POUR LES ONDES DE BORÉAL FM

Depuis mars dernier, le télétravail a été imposé brusquement à la plupart des travailleurs, mais pas pour tout le monde ! Alyson Roussel, directrice générale de la radio francophone de Plamondon (Boréal FM), et Ariane Corneau, animatrice à cette même station, ont embrassé ce mode de vie de télétravail, et ce, avant la pandémie. Le travail à distance pour ce couple d'amoureuses, c'est un mode de vie.

Mélodie Charest
Journaliste

Pour Alyson Roussel, Boréal FM est plus qu'une simple radio, c'est son «bébé». Alors étudiante en animation et production radiophoniques au Cégep de Jonquière (Saguenay, Québec), Alyson atterrit pour la première fois à la station en 2016. «C'était un des plus beaux étés de ma vie».

Mais l'automne se fait sentir et elle doit retourner sur les bancs d'école. Pour elle, il ne s'agit que d'un au revoir. Après avoir complété sa technique de 3 ans, Alyson démarre sa chaîne YouTube, The Highway Vagabond et explore le Canada : du Québec aux provinces maritimes, elle se rend en Alberta pour atterrir au Yukon.

Des embûches

C'est d'ailleurs dans ce territoire qu'elle reçoit un appel à l'aide de l'Alberta. En novembre 2018, Tracy Lord, trésorière et coprésidente de Boréal FM, lui fait une proposition : devenir directrice générale de la station en plus d'être animatrice. Sans rien connaître en gestion, Alyson accepte à 20 ans cette folle aventure.

«Il y a eu beaucoup d'embûches parce que la situation de la radio était vraiment au plus bas. Il y avait beaucoup de défis, plusieurs choses n'avaient



Ariane Corneau et Alyson Roussel en direct de leur chambre à coucher au Québec pour l'enregistrement d'une de leurs deux émissions de radio pour Boréal FM. Crédit photo : Courtoisie.

pas été payées, on avait toujours de mauvaises surprises». Dans un fou rire, Alyson confie que, pendant deux ans, elle qualifiait la radio de «suicidaire».

Malgré tout, trois ans après avoir accepté le poste, soit en 2020, les améliorations qu'elle a apportées sont bien visibles. De l'amour a été injecté à la programmation, le nom et le logo ont été changés et 5 employés rémunérés ont été embauchés. Parmi son équipe, elle peut compter sur Ariane Corneau, une amie du secondaire qui est aujourd'hui sa compagne de voyage et de vie depuis deux ans.

Le grand départ

Malgré les difficultés, Alyson a su se relever et avancer. Cependant, une «grande force de la radio» quitte le bateau. Mélanie Girard, présidente de la station, quitte ses fonctions à la suite de problèmes médicaux. C'est une perte pour toute l'équipe, mais spécialement pour la directrice. Madame Girard était son «sup-

port», son absence est venue chambouler la manière dont elle envisageait la vision de son emploi à Boréal FM : «il manquait un petit quelque chose».

Après réflexion, Alyson et sonoureuse prennent une grande décision : «On est venu à l'idée qu'on voulait quitter. En fait, on ne voulait pas quitter nos emplois, mais on ne voulait plus être tout le temps à Plamondon, pour une petite période de temps». Leur soif d'aventures a été entendue par les membres du Conseil d'administration de Boréal FM. Ils trouvent une solution assez intéressante : continuer de faire leur émission radiophonique matinale (De bonheur sur le piton) et celle de début de soirée (La dérouté), mais à distance.

Plamondon, de la Colombie au Québec

Le couple, qui mijote leur itinéraire depuis novembre 2019, s'envole le 2 mars 2020 pour la Colombie. Leur plan? Tra-

vailer pour la station intensivement trois jours par semaine et voyager le reste du temps. Dès le 9 mars, les deux animatrices animent leurs deux émissions radiophoniques en direct de... leurs lits superposés d'auberges de jeunesse!

La Covid-19 frappe et leur voyage prend subitement fin 19 jours après leur arrivée en Colombie. Elles doivent retourner à la maison. Mais quelle maison? «On est rentré à Montréal. En Alberta, on n'avait plus du tout de logement; on n'avait plus personne pour s'occuper de nous! On ne comprenait plus la situation... Au début, on se rappelle, c'était les voyageurs qui rapportaient la Covid. On n'allait pas demander à nos ami(e)s de nous prendre».

Les deux voyageuses en quête d'un toit se retournent vers leur région natale. Elles s'enferment dans le chalet maternel d'Alyson, dans le Bas-Saint-Laurent, et travaillent pendant trois mois. «Au départ, on

n'avait pas de Wi-Fi au chalet. C'était toute une histoire, mais ça s'est bien passé!»

Un projet de van

Malgré la colère et le stress des problèmes techniques que les animatrices ont vécu, elles ont embrassé ce mode de vie et, à entendre leurs projets, elles le garderont pour quelque temps encore. Leur prochain projet est encore plus audacieux que celui d'animer et gérer une radio de la Colombie ou du Québec.

«Convertir une van, c'est ce que nous sommes déjà en train de faire, pour en faire une petite maison. On veut essayer de faire de la radio, plus tard, à distance, dans cette van-là. On aimerait se promener dans les villages en Alberta et ailleurs, comme la Colombie-Britannique. On a pris plaisir à faire la radio à distance, ça nous a permis de passer plus de temps avec nos familles.»



Ariane Corneau et Alyson Roussel (sur la photo), amoureuses et collègues, sont parties en voyage en Colombie juste avant la pandémie. Crédit photo : Courtoisie.



Alyson Roussel en train de s'attaquer à son nouveau projet : une van. Sa future maison et studio de radio sur quatre roues qu'elle partagera avec sa complice, Ariane Corneau. Crédit photo : courtoisie.



Les aînés en savent beaucoup, mais il y a toujours plus à savoir.

Pour un âge d'or sûr et paisible, renseignez-vous sur les programmes et services pour les aînés, comme les avantages du Régime de pensions du Canada, le Supplément de revenu garanti bonifié et la prévention de la fraude.

Rendez-vous à Canada.ca/aines ou appelez au 1 800 O-Canada (1 800 622-6232)





NOM
Ranee Wickramasekera
70-80 ans

ACTIVITÉS
Tai Chi, kickboxing, marche

IL NE FAUT PAS AVOIR PEUR DE L'ÂGE

.....

C'est durant une marche d'hiver au centre commercial il y a six ans qu'elle est tombée sur un groupe qui pratiquait le tai chi. Mêlant une cinquantaine de personnes de tous âges, un point commun les réunissait aux yeux de Ranee: « ils paraissaient heureux ». Il n'en a pas fallu plus pour que la septuagénaire se lance. Surprise de pouvoir les rejoindre gratuitement, elle a apprécié de travailler à la fois l'esprit et le corps, tout ça dans une ambiance de camaraderie.

« On peut faire ce qu'on veut faire. »

C'est sûr, la dynamique du groupe lui manque depuis le début du COVID. Ranee veut pour autant se montrer prudente et patiente, elle suit donc pour le moment des exercices en ligne. La clef pour elle, savoir s'adapter et oser.







